ration de consensus et intégrant des données environnementales issues d'un *downscaling* pour une analyse fine des trajectoires évolutives. Les études que nous avons menées ont montré que l'ECNM est une méthode performante capable de mettre en exergue les éventuelles relations entre diversité culturelle et variabilité environnementale et, lorsqu'ils existent, les impacts des changements climatiques sur le développement ou l'effondrement des sociétés. Nous soulignons, dans cette étude, la capacité de l'ECNM à apporter des éléments de discussion quant à la part du culturel et de l'environnemental dans la composition de la géographie culturelle.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Banks W. E., Antunes N., Rigaud S., D'Errico F. (2013) – Ecological Constraints on the First Prehistoric Farmers in Europe, *Journal of Archaeological Science*, 40, 6, p. 2746-2753.

Nettle D. (1998) – Explaining Global Patterns of Language Diversity, *Journal of Anthropological Archaeology*, 17, 4, p. 354–374.

Nicolas Antunes

Sylvain Griselin (2015) – *Fabrication et fonction des outils de type montmorencien. Nouveau regard à partir des découvertes récentes sur les habitats mésolithiques*. Thèse de doctorat soutenue le 1er décembre 2015 à l'université Paris 1 – Panthéon-Sorbonne devant le jury composé de Pierre Bodu (examinateur, chargé de recherche au CNRS), Annelou Van Gijn (examinatrice, professeure à l'université de Leiden, Pays-Bas), Caroline Hamon (examinatrice, chargée de recherche au CNRS), Grégor Marchand (rapporteur, directeur de recherches au CNRS), Jacques Pelegrin (rapporteur, directeur de recherches au CNRS), Frédéric Séara (examinateur, conservateur régional de l'Archéologie), Boris Valentin (directeur, professeur à l'université Paris 1).

Les industries macrolithiques en grès ont, depuis les premières découvertes à la fin du XIXe siècle, interpellé les chercheurs, en particulier sur la question de leur attribution chronoculturelle. Il faut attendre la fin des années 1970 pour qu'une importante synthèse sur ces industries soit réalisée par Jacques Tarrête (1977), les rapportant à un faciès singulier au sein des industries postglaciaires : le Montmorencien. Cette synthèse met en évidence l'importance des productions de pièces macrolithiques allongées en grès-quartzite dans l'espace francilien, le long les affleurements de grès stampien, sans pour autant permettre de préciser leur place chronologique, même si une attribution au Mésolithique est évoquée.

Il faut ensuite attendre les années 1990 pour que les problématiques liées à la présence d'outils en grès-quartzite au sein d'assemblages mésolithiques ressurgissent grâce à de nouvelles découvertes sur des habitats, notamment fouillés dans le cadre de l'archéologie préventive. On trouve sur ces habitats des outils macrolithiques allongés en grès-quartzite qui induisent un rapport particulier entre le Mésolithique et le Montmorencien.

C'est donc pour définir la place de ces outils au sein de la culture matérielle du Mésolithique et leur rapport avec le Montmorencien que nous avons repris l'étude d'outils trouvés en contexte d'habitat, et en particulier sur des sites fouillés ces dix dernières années par l'INRAP comme Paris, 62 rue Henry Farman. Nous nous sommes interrogé sur les savoir-faire techniques investis pour la production des pièces : pour quel objectif, pour quelle utilisation ?

Notre analyse montre que les outils en grès utilisés sur les habitats mésolithiques correspondent à des macrolithes allongés, bien typés au sein des corpus, que nous avons appelés « outils de type montmorencien » (fig. 1). Ces outils forment une catégorie relativement standardisée par leurs dimensions et par l'attention portée au cours du façonnage puis lors de leur entretien. Il s'agit d'objets qui mesurent une dizaine de centimètres de longueur pour une largeur et épaisseur de deux à trois centimètres. Ils présentent une section prismatique liée à l'existence de trois à cinq faces dont l'une au moins est plane, dépourvue de retouche. Le façonnage vise à la mise en place de deux ou trois arêtes latérales plutôt régulières sur toute la longueur des pièces. Les réfections observées ont pour but l'entretien de ces arêtes alors que les extrémités ne jouent qu'un rôle fonctionnel secondaire. De plus, l'importance des réfections observées le long des arêtes indique que les outils sont conçus pour être utilisés pendant une durée relativement longue.

L'analyse tracéologique réalisée par Caroline Hamon (CNRS, UMR 8215) montre que les arêtes sont employées sur une matière minérale dure et des tests expérimentaux nous orientent vers une utilisation comme retouchoirs pour la fracturation des lamelles par la technique du microburin. On peut présenter cette hypothèse comme la plus crédible, même si des précisions quant aux gestes employés devront être apportées en poursuivant les expérimentations.

Sur les habitats mésolithiques, on trouve souvent ces outils au sein d'assemblages microlithiques dominés par les pointes à base retouchée et les segments du Beuronien nord-occidental, datés entre 8700 et 7500 cal. BC. Ils sont principalement présents sur les sites franciliens et, plus rarement, jusqu'aux marges du Bassin parisien. Ainsi, ces outils caractérisent un « phénomène technique » d'ampleur régionale, voire suprarégionale au cours du premier Mésolithique.

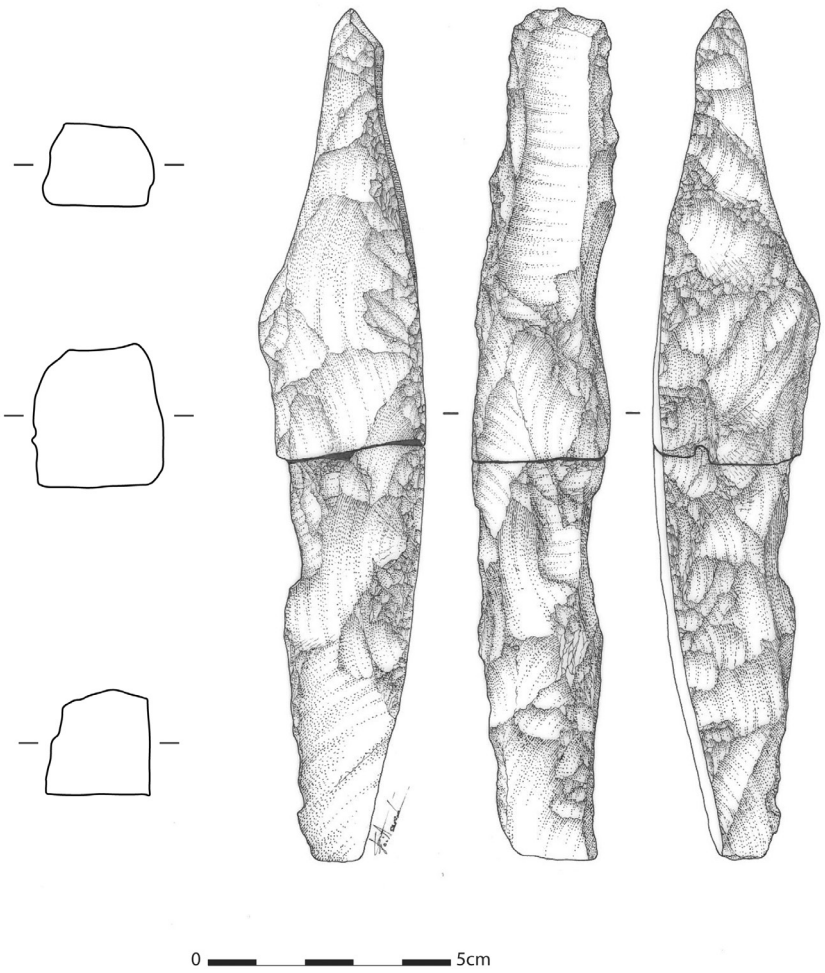

Fig. 1 – Outil de type montmorencien trouvé sur le site mésolithique de Paris, 62 rue Henry Farman (dessin Ève Boitard).

L'étude engagée pour une révision de séries montmorenciennes montre bien qu'une partie importante des pièces est similaire, morphologiquement et technologiquement, à celles des habitats mésolithiques. Elles sont toutefois inachevées dans ces séries et ne présentent pas de traces macroscopiques d'utilisation identiques à celles trouvées sur les habitats, mais d'autres probablement consécutives à leur emploi au cours de procédés d'extraction, ce qui cadre bien avec la vocation « productrice » de ces gisements. En effet, ces sites que nous qualifions de « producteurs », ou « montmorenciens *s.s.* », sont localisés sur ou à proximité des gîtes de grès-quartzite où le matériau est extrait pour ensuite y façonner des outils, emportés ultérieurement sur les habitats mésolithiques. On observe aussi de manière marginale la présence d'ébauches apportées dans certains habitats mésolithiques. Ces pièces pourraient révéler un comportement singulier de mise en réserve de quelques supports, utilisés au gré des besoins. Les études lithologiques à venir devront définir les modalités liées à la diffusion de ces supports et des outils à travers les territoires.

Par ailleurs, nous avons pu mettre en évidence sur la plupart des sites « montmorenciens *s.s.* » la présence de différents types d'ébauches de hache néolithique, nous amenant à requalifier le « Montmorencien ». Celui-ci ne peut plus, selon nous, désigner un faciès chronologique spécifique, trouvant au sein de ses séries des productions tant néolithiques que mésolithiques. Il n'a donc plus qu'une valeur historiographique. Pour la caractérisation des industries mésolithiques, nous proposons de restreindre son usage comme adjectif pour désigner un type d'outil marqueur d'un comportement singulier au cours du premier Mésolithique. L'utilisation de ces outils comme retouchoirs pour une activité singulière, possiblement liée à la segmentation des lamelles par la technique du microburin, est révélatrice d'une « économie des matières premières » du fait de l'emploi spécifique du grès-quartzite pour leur confection.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE

Tarrête J. (1977) – *Le Montmorencien*, Paris, CNRS (Supplément à *Gallia Préhistoire*, 10), 216 p.

Sylvain Griselin
INRAP, UMR 7041
Centre de recherches archéologiques INRAP
10, rue d'Altkirch, 67100 Strasbourg